

DELPHINE CARRANGEOT
EMMANUELLE CHAPRON
HÉLÈNE CHAUVINEAU

Histoire de l'Italie du xv^e au xviii^e siècle

Deuxième édition



ARMAND COLIN

Collection U Histoire

Document de couverture : Benozzo Gozzoli, *La Chapelle des Mages*, détail,
1459-1460, Palais Medicis Riccardi, Florence

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	---



DANGER
LE PHOTOCOPIAGE
TUE LE LIVRE

© Armand Colin, 2015, 2022 pour la présente édition

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-63105-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

L'ambition de ce manuel est de mettre à disposition des étudiants une synthèse récente sur l'histoire de l'Italie à l'époque moderne. Ce pas de côté vers des espaces moins familiers aux lecteurs que celui de la monarchie française a une valeur heuristique certaine : la péninsule présente un modèle politique, social et économique singulier, qui constitue un véritable laboratoire de réflexion pour les historiens.

Objet séculaire d'admiration et d'étude, la Renaissance italienne est un terrain d'élection traditionnel de la recherche européenne et américaine. Il en ressort une très riche production historiographique dont on se propose d'extraire l'essence et retenir les novations, à l'heure où certaines lignes interprétatives classiques évoluent. Sans être un manuel d'histoire de l'art italien ni de littérature italienne, il s'agit aussi de fournir à ceux qui en auront besoin la possibilité de restituer le contexte social et culturel de production des œuvres les plus significatives de l'époque. Cet ouvrage se consacre également à une période moins familière au public : celle qui va de la fin des guerres d'Italie (1559) à l'invasion française (1796) et au cours de laquelle se dessinent des dynamiques originales, comme l'opposition des « deux Italies » du Nord et du Midi (*Mezzogiorno*), l'affirmation de formes politiques inédites dont le pouvoir pontifical et la république vénitienne sont les exemples les plus évidents, ou encore l'émergence d'innovations scientifiques et artistiques vouées à un destin européen. Longtemps tenues pour les « siècles obscurs » de l'histoire italienne, ces décennies sont depuis une trentaine d'années sous le feu d'un renouvellement historiographique italien, anglo-saxon et français – l'Italie étant probablement, après la France, l'espace européen le plus travaillé par les chercheurs de l'Hexagone – dont il s'agit de retracer les principales lignes.

Écrire l'histoire de la péninsule italienne à l'époque moderne suppose de faire tenir ensemble trois éléments. L'histoire des formations étatiques très dissemblables qui la composent, d'abord, à une époque où la péninsule est morcelée en de multiples États dont les caractéristiques politiques, sociales, économiques et culturelles présentent chacune leur singularité. Celle des relations qu'elles entretiennent entre elles et avec les autres États européens, ensuite, alors que les interférences étrangères – belliqueuses ou pacifiques, dominatrices ou collaboratives – marquent presque chaque moment de l'époque moderne. Celle, enfin, d'une identité géographique, symbolique et

culturelle que lui prêtent les voyageurs lettrés et certains de ses habitants, dès avant que l'État unitaire ne devienne à partir de 1796 un projet politique, porté par les réminiscences classiques, le sentiment d'une solide tradition littéraire, voire d'une communauté de mœurs et de coutumes et en dépit des débats savants sur les frontières de la péninsule et de l'absence presque totale d'identité politique.

De même que l'histoire de l'Italie doit être celle de toutes ces Italies, elle doit combiner différentes échelles de temps. À l'intérieur de grandes parties aux titres volontairement larges, les chapitres thématiques s'efforcent de restituer la logique d'évolutions glissantes, rétives à tout bornage simple. Si les dynamiques politiques, économiques, culturelles ne coïncident pas nécessairement, la périodisation politique est la plus à même de faire comprendre les grandes ruptures de la très riche histoire de la péninsule. L'Italie de la paix de Lodi (1454) à la fin des guerres d'Italie (1559) est aussi celle de l'apogée de l'humanisme et de la Renaissance, nés au Quattrocento. Avec la paix de Cateau-Cambrésis, la péninsule entre dans une période d'apaisement surnommée « pax hispanica » et marquée par l'originalité de son modèle politique et social, qui prend fin en 1701 avec la guerre de succession d'Espagne. S'ouvre alors une ère de réformes caractérisant l'histoire de l'Italie jusqu'à son invasion par les troupes françaises en 1796. Si sous certains éclairages, la continuité entre la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières décennies du XIX^e siècle est réelle, la manière d'exercer le pouvoir change alors radicalement de nature. Notre ouvrage s'arrête donc à l'orée de ces années françaises, sur lesquelles on renvoie à la synthèse de Gilles Pécout dans la même collection.

La bibliographie insérée en fin de volume permettra de prendre la mesure des renouvellements historiographiques récents, ainsi que d'engager des lectures complémentaires. Conformément aux normes éditoriales, seuls les ouvrages en français ont été indiqués, mais les noms des historiens étrangers, en particulier italiens, dont les travaux ont nourri cette synthèse sont indiqués au fil du texte, entre parenthèses.

PREMIÈRE PARTIE

L'Italie de la Renaissance

Chapitre 1

Structures italiennes au milieu du Quattrocento

Un siècle après l'arrivée de la Peste Noire en Italie, le tableau économique et social de la péninsule est contrasté même si les historiens s'accordent encore pour désigner cet espace pluriel comme l'un des plus prospères d'Europe – richesse qui constitue aujourd'hui une explication parmi d'autres aux invasions françaises et espagnoles de la fin du siècle. Caractérisées par une partition entre un Nord de plus en plus prospère et un Midi toujours plus dominé, ces structures italiennes révèlent aussi une profonde fragmentation sur le plan institutionnel en même temps que la confirmation de l'existence d'un espace commun du politique.

Paysages, productions et sociétés dans l'Italie rurale

L'Italie rurale : la conséquence des grandes crises du Trecento

Arrivée en Italie en octobre 1347 par des galères génoises en provenance de la mer Noire, la Peste Noire se développa sur une population affaiblie et carencée, une série d'épidémies ayant touché la péninsule entre 1309 et 1340. Au début du ^{XIV}^e siècle la pression démographique connaissait un apogée, suite à une croissance constante de la population : la peste frappa un monde plein (11 millions d'habitants), ayant conquis la plupart des terres marginales, densément peuplé, et à l'équilibre alimentaire proche de son point de rupture. En juin 1348, toute l'Italie, exceptée la ville de Milan, était touchée ; en 1350, 25 à 30 % de la population avait disparu. Les pestilences resurgissent pendant près d'un siècle, essentiellement en milieu urbain (jusqu'à six fois dans la première moitié du ^{XIV}^e siècle), freinant la reprise démographique et le relèvement économique de la péninsule. En l'espace

d'un siècle, la population italienne avait chuté à 8 millions d'habitants; ce n'est qu'à partir du milieu du Quattrocento, en même temps que le retour de la paix, un radoucissement du climat (entre 1450 et 1480) et une volonté générale de reconstruction encouragée par les puissances politiques, que la démographie connaît un début de reprise : vers 1500 en effet, on retrouve les niveaux antérieurs à la peste. Mais l'épidémie et le siècle de dépression démographique et économique ont engendré une nouvelle répartition de la population et de radicales modifications des structures de l'habitat. Dans certains centres urbains, plus de la moitié de la population a péri; les flux migratoires en provenance de la campagne se sont intensifiés, créant ou accentuant des vides humains : la Maremme siennoise, par exemple, a perdu près de 80 % de sa population. La guerre, endémique jusqu'en 1454, a également poussé les populations rurales à se regrouper dans des centres plus protégés, parfois fortifiés, afin d'échapper aux méfaits de la soldatesque qui, de toute manière, rendaient impossible le travail aux champs. Enfin, certains terroirs plus fertiles attirèrent une main-d'œuvre désormais moins nombreuse et par conséquent recherchée : la plupart des villes de la plaine du Pô et de Toscane avaient pris des mesures visant à attirer des paysans venus d'autres régions. Force est de constater qu'au milieu du xv^e siècle, les fléaux de la nature et de la guerre ont entraîné une importante modification des implantations humaines et le regroupement des populations rurales des zones les plus pauvres. À l'échelle péninsulaire, il faut opposer deux Italies : celle des zones densément, voire très densément peuplées au Nord (la plaine du Pô en particulier, qui bénéficie des opérations de bonification et de drainage entreprises depuis la fin du xiv^e siècle), au Centre et dans la plaine de Naples (40 à 44 hab./km²), où l'habitat dispersé se généralise; celle du vide, dans le Midi et les îles, où l'habitat groupé et des campagnes vides d'hommes deviennent la norme. À l'échelle régionale, c'est le phénomène de désertion des villages qui est frappant : en Sardaigne et en Sicile, la moitié de ceux-ci ont disparu entre xiv^e le et le xv^e siècle; c'est le cas pour un tiers d'entre eux dans le royaume de Naples, 20 % dans la province de Rome, 10 % en Toscane. Les plaines côtières sont également désertées et deviennent le refuge des brigands, de la malaria et de l'élevage extensif.

Structures et sociétés rurales

Cette nouvelle répartition de la population est concomitante d'une évolution au long terme des sociétés rurales et contribue à créer deux Italies, un Nord prospère et un Midi dominé. Au Nord et au Centre, si l'essentiel des grandes propriétés médiévales, le régime domanial et le servage avaient disparu au xiii^e siècle – ce phénomène permettant la généralisation de la petite propriété paysanne – la crise provoquée par la peste engendra un retour en arrière et une dégradation globale de la condition paysanne.

L'agriculture demeurait, avant la Grande Peste, un fondement économique majeur, malgré la croissance urbaine. Mais les pertes démographiques favorisèrent une redistribution de la propriété dont les urbains profitèrent. La domination économique des villes sur leur *contado*, déjà ancienne et doublée d'une domination politique, se renforça et correspondit à la volonté des municipalités d'assurer une certaine autonomie économique aux citoyens; la richesse foncière se concentra dans les mains des élites urbaines (phénomène d'*inurbamento*), soucieuses d'investissements sûrs et attachées au prestige social conféré par la possession de domaines à la campagne, et des villas que la fortune permettait d'y faire construire. Ainsi, au Quattrocento, on assiste à une offensive du capital urbain en Italie du Nord et du Centre, ayant pour conséquence inéluctable l'expropriation de très nombreux paysans. En 1446, un tiers de la richesse de la région de Padoue est entre les mains de propriétaires vénitiens. En 1494 près de Ferrare, plus de la moitié des terres appartiennent aux gens de la cour et aux notables urbains. Ce phénomène de concentration foncière se produit essentiellement en Italie centro-septentrionale où, avec la crise, les communautés rurales ont dû s'endetter auprès des citoyens et se sont retrouvées dans l'impossibilité de rembourser leurs emprunts. La propriété paysanne recule donc en grande partie grâce au développement du crédit, mais aussi devant les difficultés du temps : dévastations du *contado*, pillages et incendies, poids croissant de la fiscalité imposée par les villes... La petite propriété terrienne et le morcellement des terres reculent massivement dans ces zones, entraînant aussi la dépossession de la classe paysanne.

Les structures d'exploitation, les systèmes de cultures et les formes de peuplement s'en trouvent bouleversés. Le bail à terme se généralise en Toscane et dans la plaine du Pô à partir du xv^e siècle. Celui-ci se présente alors sous deux formes de contrats : *lafitto*, qui fixe d'avance la rente à verser au propriétaire, le plus souvent en nature ; la *mezzadria* qui permet au cultivateur (le *mezzadro*) d'exploiter une terre à condition de verser au propriétaire la moitié des récoltes. Ce deuxième type de contrat, né en Toscane, connaît une expansion rapide en Italie centrale et septentrionale, et correspond géographiquement aux zones les plus productives qui, paradoxalement et du fait de la nature même de la *mezzadria*, demeurent des zones consacrées à l'autoconsommation. Dans ces régions devenues fortement productives, l'aménagement des sols s'intensifie avec la reprise démographique : déboisements, régulation des eaux, gains aux dépens des pâtures, érection de murets de pierre, mais aussi grandes opérations de drainage à l'initiative des princes (Ferrare, Mantoue...) dans la seconde moitié du siècle, transforment pour longtemps les paysages ruraux de l'Italie au nord du Latium. Ainsi, la plaine lombarde devient un pays riche, avec des rendements agricoles parmi les plus élevés d'Europe. Le Sud, lui, connaît une évolution bien différente. Les structures féodales et la grande propriété (le *latifundo*) se

maintiennent autour de Rome, dans le Sud et en Sicile même si, localement, dans les « jardins » des grandes agglomérations (Rome, Naples, Palerme) la petite propriété permet d'exploiter intensivement vignes, vergers, mûriers. Le sol demeure néanmoins très largement aux mains de l'aristocratie féodale et, dans une moindre mesure, du clergé, qui confie la gestion des terres désertées à des propriétaires de bétail ou des entrepreneurs spécialisés dans la céréaliculture extensive, à tel point qu'on a pu parler de « reféodalisation » du Sud et de la Sicile. La main-d'œuvre y est essentiellement composée d'ouvriers agricoles salariés, de journaliers que la crise a appauvris. L'agriculture du sud de l'Italie présente, au milieu du Quattrocento, un certain nombre de traits archaïsants, en ce sens qu'ils conduisent à une stérilisation du développement économique. Elle se tourne définitivement soit vers les produits d'exportation (les céréales pour la Sicile), soit vers l'élevage transhumant, qui s'était développé depuis le XIV^e siècle sur les zones abandonnées du Midi et grâce à une demande croissante en laine. La réorganisation des pâturages sur le modèle espagnol par Alphonse V d'Aragon dans les Pouilles (1447) atteste de la place centrale qu'occupe désormais l'élevage extensif dans le *Regno*. La Sicile, qui avait pourtant au Moyen Âge bénéficié des apports de la polyculture irriguée, redevient ce qu'elle était durant l'Antiquité : le grenier à blé de l'Italie, voire de la Méditerranée, dont les profits n'enrichissent que le roi et les propriétaires de *latifundi*, qui par ailleurs ne les réinvestissent pas dans la terre mais les dépensent qui, dans la construction de palais, qui, dans l'entretien de compagnies militaires ou d'une cour luxueuse.

Les productions agricoles

Mais que produisent les campagnes italiennes au milieu du XV^e siècle ? Dans le Sud, on l'a dit, on cultive essentiellement des céréales. Mais la demande urbaine, plus exigeante en termes de consommation, conduit les exploitants à favoriser la production de froment, qui devient une quasi monoculture en Sicile et dans le Midi où cette variété connaît des rendements intéressants en raison du climat. Ailleurs aussi, le froment prend le pas sur des céréales plus pauvres (sorgho, orge) et les légumineuses, notamment dans les zones où dominent à la fois la *mezzadria* et la propriété urbaine : recherché par les consommateurs citadins, le froment se vend plus cher, à une époque où le prix des céréales est depuis longtemps à la baisse. Dans la région qui sépare Florence de Sienne, sa culture représente 70 % de la production de grains. La viticulture connaît quelques mutations : en Italie du Nord et du Centre, la production de vin s'améliore tandis que les monastères de la région de Naples développent leur production de vin *greco*, qui devient l'une des principales marchandises exportées. La culture de l'olivier et des arbres fruitiers connaît un développement important en Ligurie, dans la plaine du

Pô (*huerta* de Pavie), en Romagne, mais aussi dans les zones péri-urbaines du Sud précédemment citées où des aires spécialisées apparaissent ou se renforcent, à partir de productions connues ou nouvelles : agrumes sur la côte amalfitaine, safran à l'Aquila, mûriers en Calabre mais aussi dans toute l'Italie centrale jusqu'à Bologne, en raison du développement de l'industrie de la soie dans la première moitié du xv^e siècle. La culture de la canne à sucre fait son apparition dans les zones irriguées de Calabre et de Sicile. Cette dernière production est néanmoins à double tranchant : très rentable, elle nécessite de lourds investissements en matière d'irrigation, et a tendance à épuiser les sols sur lesquels elle est cultivée. D'autres produits apparaissent en Italie du Nord, comme le riz qui est introduit à partir du milieu du xv^e siècle en Lombardie et dont la culture s'étend aux régions voisines (Piémont, Vénétie). Les plantes tinctoriales sont toujours autant recherchées, en raison de l'intense production manufacturière – lainière et soyeuse – et avant même la découverte de gisements d'alun à Tolfa (1461). Quant à l'élevage, on a déjà évoqué son extension au Sud, liée à deux phénomènes : la prédominance des pâtures et des bois, et l'augmentation de la demande en laine de la part des manufactures urbaines. Des mesures politiques favorisent le développement de l'élevage transhumant, essentiellement pour des raisons fiscales (le roi de Naples et le pape instaurent le principe des péages pour les troupeaux de moutons), et des activités annexes peuvent être pratiquées par les éleveurs : travail du cuir et des peaux, production de fromages, voire production de laine.

Le dynamisme du monde urbain

Si sa population demeure rurale à 80 %, la péninsule italienne détient la majorité des grandes villes d'Europe, celles de plus de 50 000 habitants : Naples (150 000), Venise et Milan (100 000), Florence (50 000) et une série de villes de plus de 30 000 habitants (Rome, Messine, Palerme, Bologne ou Gênes). Mais ces agglomérations y sont très inégalement réparties, et le réseau urbain beaucoup moins dense qu'avant la peste. La plupart des villes très peuplées se situent au nord des Apennins, au débouché des vallées alpines (Milan, Turin, Vérone, voire Mantoue), et le long de l'antique Via Æmilia dans la plaine du Pô jusqu'aux Marches (Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Rimini). Au sud de l'Ombrie, les grandes villes se font rares (Naples restant une exception) et même les agglomérations importantes, comme celles de Sicile, ne présentent pas un caractère urbain achevé. Le monde citadin ayant été plus touché par l'épidémie que les campagnes, on estime que le nombre de villes de plus de 10 000 habitants est passé de 80 à 23 entre 1320 et le milieu du xv^e siècle. Mais la reprise démographique fut parfois anticipée : à Rome, par exemple, le retour définitif du souverain pontife en

1418 stimula l'immigration et la population de l'Urbs (tombée à 17 000 habitants à la fin du ^{xiv}^e siècle) atteint le chiffre de 35 000 habitants sous le pontificat de Nicolas V (1447-1455). Les villes italiennes, densément peuplées, riches de leurs manufactures, du commerce et des activités liées à l'argent, sièges des gouvernements républicains ou princiers, constituent un milieu socio-économique et culturel puissamment original à la fin du Moyen Âge.

Le développement manufacturier et commercial

Les productions manufacturières et industrielles répondent à une demande en produits de qualité croissante de la part d'une population urbaine qui s'enrichit. Si l'industrie textile est sans doute la plus répandue et la plus fameuse (draps florentins et milanais, soieries de Lucques, velours de Gênes), elle connaît au milieu du Quattrocento une phase d'inflexion et de restructuration. Alors que la manufacture de la laine dominait au ^{xiv}^e siècle (avec des centres de production majeurs en Lombardie et à Florence), elle connaît un véritable déclin au siècle suivant : Florence, qui produisait 30 000 draps de laine en 1373, n'en fabrique plus que 8 333 en 1437. En cause : la concurrence de centres de production toscans, comme Prato, ou étrangers (anglais, flamands, catalans) ainsi que des problèmes d'approvisionnement en matières premières. La production florentine s'adapte donc non seulement à ces nouvelles données économiques mais aussi aux évolutions du goût et de la demande : ce sera la soie, produit emblématique du marché du luxe au ^{xv}^e siècle, au détriment de la laine, dont la production baisse d'un point de vue qualitatif : on produit désormais des draps façonnés à partir de laines plus légères et moins coûteuses. Les grandes familles florentines (les Médicis au premier chef) investissent massivement dans l'industrie de la soie et différents types de produits de luxe sont proposés aux consommateurs à partir des années 1420, comme les brocarts fabriqués à partir d'or et d'argent filés selon des techniques importées à Florence par des spécialistes génois et vénitiens. À Milan, Filippo Maria Visconti réunit une commission d'experts chargée d'encourager cette production (1440). L'industrie soyeuse se développe ainsi à Florence, Venise, Gênes, Milan, voire au sud à Naples, et l'Art de la soie reçoit ses premiers statuts à Gênes en 1432, tandis qu'à Florence *l'Arte di Por Santa Maria* (la corporation des fabricants de produits textiles – laine exclue) prend définitivement le nom *d'Arte della seta*, reflétant ainsi la prédominance de cette industrie textile sur les autres. Mais d'autres industries, traditionnelles ou nouvelles, bénéficient des effets de l'enrichissement des sociétés urbaines et de la vitalité du commerce péninsulaire ou international : navires construits par les chantiers vénitiens ou génois – l'Arsenal de Venise, exceptionnel de ce point de vue, rassemble près de 2 000 ouvriers; l'industrie du verre à Murano, où est bientôt inventé le cristallin en 1463; la poterie, qui bénéficie

de la mise au point à Faenza d'une nouvelle technique permettant la production d'une vaisselle colorée, la majolique (ou faïence).

La chute de Constantinople en 1453 a sans aucun doute provoqué un fort traumatisme psychologique en Occident et *a fortiori* en Italie, qui se retrouve en première ligne dans la lutte contre l'expansionnisme ottoman – on songe à la disparition progressive des positions avancées vénitiennes et génoises en Méditerranée orientale (Venise perd Salonique en 1430, Gênes doit abandonner Phocée en 1455, sans parler des nombreux renoncements dans la seconde moitié du xv^e siècle). Venise connaît également quelques difficultés conjoncturelles, liées non seulement à la diminution de la population suite à la peste, mais aussi aux guerres menées contre Gênes depuis le xiv^e siècle. Cependant, le schéma traditionnel du commerce italien, fondé sur l'échange entre des produits orientaux (des épices essentiellement) et des tissus occidentaux, continue d'assurer la prospérité et la domination de la Sérénissime, qui demeure l'intermédiaire privilégié entre le Levant et l'Europe occidentale et septentrionale. En Méditerranée occidentale le commerce est davantage contrôlé par Gênes et Florence et concerne des matières premières et des produits alimentaires échangés contre des produits finis italiens et européens. Il est toutefois à noter que Gênes est plus lourdement touchée que Venise, avec tout d'abord la fermeture des routes commerciales vers la Chine (milieu du xiv^e siècle) puis la perte de ses colonies florissantes de mer Noire; son trafic décline, entraînant un processus de reconversion de l'économie génoise à partir du milieu du xv^e siècle, désormais axée sur les activités financières et la banque. Pour finir, le commerce intra-péninsulaire, qui se pratique par voie maritime, fluviale et terrestre, contribue à asseoir la domination de quelques villes marchandes sur l'économie italienne (Venise et Gênes mais aussi Florence, Pise et Milan) : on a déjà vu que le Sud était largement exportateur de produits agricoles et importateur de produits manufacturés; les minerais – le fer en particulier – ainsi que les plantes tinctoriales et bien sûr la laine puis la soie constituent les cargaisons les plus importantes. Quant aux céréales, le vin, le sel, l'huile d'olive produits en Italie, ils s'exportent partout en Méditerranée et en Europe.

L'art de manier l'argent : la banque et la finance

Devant souvent traiter d'importants volumes d'affaires et organiser des expéditions lointaines et parfois risquées, les marchands italiens s'organisent très tôt en « sociétés ». La forme la plus ancienne de société est la « Compagnie », à l'origine une organisation de type familial où sont partagés les biens comme les responsabilités. Les Bardi et les Peruzzi de Florence initient ce type de société dès le xiv^e siècle en regroupant tout le capital de leur *familia*; au fil du temps, ces Compagnies deviennent de plus en plus imposantes et acceptent des associés étrangers et des dépôts

d'investisseurs. Afin de gérer leurs affaires dans des places éloignées, elles disposent de succursales dépendant de la place centrale, ou de filiales, plus autonomes. Autre type de société : les sociétés par actions, simples sociétés de capitaux dont on peut céder des parts, qui se développent à Gênes dès le début du xv^e siècle.

Inséparable de l'activité commerciale, l'activité bancaire naît et se développe aux xiii^e et xiv^e siècles en Italie afin de faciliter certains services que se rendaient les Compagnies marchandes et afin de fournir aux clients un crédit pour leurs activités internationales. D'abord aux mains des plus importantes Compagnies – Bardi, Peruzzi – l'activité bancaire est au xv^e siècle également pratiquée par des Compagnies de moindre taille, qui font du prêt une activité complémentaire de leur activité commerciale. L'exemple fameux du « marchand de Prato », Francesco di Marco Datini, permet de saisir le phénomène d'émergence, puis la domination, des « marchands-banquiers » dans l'Italie du Quattrocento. À la fin du xiv^e siècle, Datini crée une Compagnie marchande en Avignon dans laquelle il a une participation majoritaire, puis d'autres en Italie (Pise, Florence, Gênes) et en Catalogne, en faisant appel à des investisseurs. À la même époque il crée deux manufactures à Prato (laine et teinture de textiles). En 1398 il crée une banque (*banco*) à Florence, dans laquelle il est majoritaire. Cet exemple doit évidemment être complété par la fortune de la banque Médicis (*Banco dei Medici*), créée par Jean de Médicis (dit « Giovanni di Bicci », fondateur de la dynastie) en 1397. Alors que celle-ci ne comptait que deux filiales en 1408 (Venise et Rome), grâce aux énormes prêts consentis aux souverains et aux papes elle dispose en 1445 de neuf antennes à travers l'Europe (Venise, Rome, Ancône, Bruges, Genève, Pise, Londres, Avignon, Milan). Au milieu du xv^e siècle, lorsque Côme l'Ancien (1389-1464) la porte à son apogée, la banque Médicis est indéniablement la plus importante d'Europe. Si Florence est véritablement la patrie des marchands-banquiers, Gênes se distingue dès le début du xv^e siècle dans le domaine de l'assurance maritime (ou « à la grosse aventure ») inventée afin de garantir aux négociants qui perdraient leur cargaison de rentrer dans leurs fonds – et permettant aux assureurs d'accumuler le profit de primes très conséquentes en cas de succès du voyage (entre 4 et 8 % de la valeur de la cargaison). Et le Banco (ou Uffizio) di San Giorgio, créé à Gênes en tant que banque en 1407, est devenu au cours du xv^e siècle une institution financière et commerciale incontournable en Europe. L'activité marchande et banquière prend de telles proportions en Italie qu'il devient nécessaire d'adapter les institutions éducatives, et de nombreuses écoles d'abaque (*abaco*) enseignent aux futurs marchands, âgés de 12-14 ans à leur entrée, le vocabulaire commercial, les unités d'échange, la tenue des livres de comptes et la technique de la lettre de change (apparue au xiv^e siècle), en même temps qu'un apprentissage vient compléter la formation théorique.